

Les Vents de l'Existence

Les Vents de l'Existence

Roman

Wendy Baqué ©



Mentions légales : Le code de la propriété intellectuelle et artistique, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L.122-5, n'autorise d'une part que les « copies ou les reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non-destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration. Aux termes de l'article L.122-4 du code de la propriété intellectuelle, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite ». Cette représentation ou reproduction par quelque procédé que ce soit constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par la articles L355-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Ceci est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages et les événements sont le produit de l'imagination de l'auteur ou utilisés de façon fictive. Toute ressemblance avec des faits réels, des personnes existants ou ayant existé, serait purement fortuite.

© Wendy Baqué – tous droits réservés

Les Vents de l'Existence

Dépôt légal : 06/2021

Code ISBN : 979-10-359-1735-7

Achevé d'imprimer en France

Crédit photo couverture : libre de droit Canva - Pixabay

À Judicaël, mon Amour.

Car nous avons une belle histoire comme dans les films
français.

À Nathalie qui a un peu (beaucoup !) inspiré le
personnage de Caroline, sans qui ce roman aurait manqué de
peps.

Entre deux de nos soirées étudiantes, j'écrivais ce livre
en pensant à toi.

À Jean-Louis qui, encourageant mes mots, m'a fait
passer d'invisible à invincible comme Joanne.

À Carlo, le meilleur des parrains, dont a librement été
inspiré l'univers de ce livre.

À tous ceux qui ont bien voulu partager leur dernier
souffle de vie et leurs considérations sur le Mourir avec moi.
Les argumentaires de ce livre ont été réalisés et pensés à partir
de ces instants authentiques de partage précieux et humains.

CHAPITRE 1

En cette fin d'après-midi d'automne, la jeune femme rentra de son travail, éreintée. Dans son studio déjà gagné par l'obscurité, elle déposa son sac sur le bras du canapé et ouvrit son frigidaire presque vide pour empoigner une bouteille de jus de fruit. Elle vida le récipient à grosses goulées avant de s'asseoir à son bureau pour allumer son ordinateur. La pièce sommairement meublée s'illumina d'un halo bleuté qui se refléta sur les murs d'un blanc immaculé. Il fallait qu'elle bosse encore son support de cours pour demain, corrige les copies des derniers partiels et réponde à des mails urgents de son directeur de laboratoire de recherche. Ainsi, elle en aurait pour une bonne partie de sa soirée. En attendant que la machine capricieuse soit prête à ouvrir quelques logiciels, l'enseignante en sociologie s'assit sur sa chaise de bureau pivotante et fit quelques tours sur elle-même en repensant à ce qu'elle avait vécu dans la journée. Ses élèves n'avaient pas été cléments dès le début de la semaine et elle s'inquiétait du niveau médiocre qu'elle peinait à maintenir au bout de six

mois de cours. Comment était-il possible que des apprenants à l'université puissent manquer à ce point de sérieux et d'assiduité à des cours qui leur serviraient pourtant à valider leur année pour passer dans le cursus supérieur ? À leur niveau, ils ne savaient même pas les bases. C'était désespérant. Si, à leur âge, elle avait été ainsi, elle n'en serait pas là aujourd'hui, même si elle n'était pas fière de sa condition. Le pire, pour elle, était qu'ils seraient les professionnels de demain et qu'ils seraient chargés de faire avancer la recherche scientifique avec leur peu de connaissances. Vraiment déprimant. La jeune femme soupira et se pinça l'arête du nez, sentant la migraine poindre. Une mèche de ses cheveux foncés vint chatouiller sa joue. Dans la rue, elle entendit des jeunes hurler des insultes à une voiture faisant ronfler son moteur. La pièce redevint silencieuse jusqu'à ce que la machine informatique lui signale de sa voix nasillarde que la base virale de données avait été mise à jour.

Dans la poche de l'enseignante, son téléphone vibra avant d'émettre sa sonnerie entraînante et particulièrement énervante. Elle l'avait choisie exprès pour se forcer à décrocher au plus vite et, ainsi, ne plus avoir à la supporter. L'astuce fonctionnait. Ce devait être Caroline, son unique amie, qui prenait de ses nouvelles, ou Lucas qui l'appelait enfin après de longs mois de silence pour lesquels elle

culpabilisa. Elle craignit toutefois un appel de ses parents, car les conversations duraient toujours des heures et étaient l'objet de reproches infinis sur tous les aspects de sa vie qu'elle avait ratés à leurs yeux. À cet instant, elle ne se sentait pas capable de les endurer. À part ces trois contacts, elle ne voyait pas qui cela pouvait être. Cependant, à sa grande surprise, un numéro d'un poste fixe inconnu s'afficha à l'écran. D'habitude, la jeune femme ne répondait pas aux appels provenant de personnes qui n'étaient pas enregistrées dans son répertoire, mais quelque chose lui intimait de décrocher, sans doute la joie de constater que ce n'était pas ses géniteurs et leur salve d'injonctions.

Un interlocuteur à la voix morne se présenta comme un membre de la gendarmerie de Guérande.

— Êtes-vous bien Joanne Aubert ? fut la première question que la personne au bout du fil lui posa de sa voix aussi aiguë que le logiciel antivirus.

La jeune femme répondit par l'affirmative, nullement impressionnée par la figure d'autorité que représentait le gendarme. Fronçant les sourcils, elle se demandait juste où il voulait en venir et pourquoi il la contactait. L'agent émit un borborygme avant de continuer :

— Connaissez-vous monsieur Lucas Marchetti ?

— Bien sûr, c'est mon parrain, assura la concernée, dubitative.

Ce fut alors que l'agent annonça, d'un ton beaucoup trop solennel :

— Madame Aubert, je suis au regret de vous annoncer que nous avons retrouvé le corps sans vie de monsieur Marchetti, à son domicile.

Après un court instant où son ordinateur lui annonça qu'elle avait reçu cinquante-quatre mails urgents, dont la plupart de Fabrice, son directeur impatient, Joanne déglutit et demanda :

— Mais il va bien ?

— Madame, le corps sans vie... ça veut dire qu'il est décédé, l'informa l'agent, pragmatique.

Une sorte de malaise s'installa entre les deux protagonistes, pendant lequel la jeune femme entendit un vague soupir d'exaspération.

— Oui, bah vous auriez pas pu le dire avant ? glapit-elle, consternée et profondément vexée, persuadée que cet hurluberlu la faisait marcher.

— Il faut en général un certain nombre de jours pour déterminer l'identité de quelqu'un, madame.

À ce stade de la discussion, Joanne ronchonna quelque chose s'apparentant à un « et gnagnagna » incrédule. Elle

détestait qu'on la prenne pour une andouille, ayant trop fait les frais de cette tendance typique du commun des mortels. La menace de l'uniforme et de la fonction d'autorité des gendarmes n'avait, dans l'instant, aucune influence sur la sociologue, sans doute à cause de la distance floue causée par le moyen de communication utilisé. Si elle avait été lucide, elle aurait pu s'insurger de la violence infligée par une annonce aussi grave réalisée par téléphone. Pour elle, c'était une méthode de lâches, comme lorsqu'un médecin appelait son patient pour lui annoncer qu'il avait un cancer généralisé au lieu de le recevoir en consultation, bien que dans son cas, cela se justifiait par la distance géographique qui la séparait de son parrain. La Provence et la Loire Atlantique, ce n'était pas la porte à côté. Sauf qu'à cet instant, la sociologue aux cheveux de jais était tout sauf clairvoyante. Elle ne s'en rendait pas compte. Pour elle, ce n'était qu'une mauvaise blague, un canular téléphonique ou une caméra cachée. Lucas n'était pas mort. Ce n'était absolument pas possible. N'importe qui pouvait mourir, mais pas le grand Lucas Marchetti. Pas son parrain. Au bout de quelques secondes d'un silence brisé seulement par le ronronnement de la ligne téléphonique, l'agent prit soin de préciser :

— Votre frère, Eric Aubert, est venu identifier le corps il y a trois jours. Nous pensions qu'il vous aurait appelée

comme il nous l'avait assuré, mais, sans nouvelles de votre part, nous avons dû prendre les devants.

Joanne pesta contre Eric. Si ce crétin avait tenu ses engagements, elle n'en serait pas là. Enfin, encore fallait-il que tout cela soit vrai, car l'idée d'une farce houleuse ne la quittait pas. Agacée, elle fit encore quelques tours sur sa chaise, jusqu'à en avoir le tournis.

— Il serait bien que vous veniez dans nos locaux pour signer quelques documents et récupérer ses effets personnels, suggéra le policier, impatient.

— Vous avez prévenu ses enfants ? questionna Joanne, que la panique commençait à envahir peu à peu, sans doute de manière totalement instinctive afin d'assurer sa survie. Ils ne vivaient plus ensemble, mais ça serait bien qu'ils soient au courant ! compléta-t-elle, le souffle court.

— Ses enfants sont à l'étranger, madame, ils ne peuvent pas se déplacer. Et monsieur Marchetti a laissé des documents pour vous, spécifiquement.

Le gendarme insista sur ce dernier mot. Joanne resta coite un instant puis, commençant à comprendre la gravité de la situation, acquiesça lourdement dans le calme de son appartement. Elle stoppa ses tours de chaise, manquant d'air. La pièce tournoyait de plus belle et ses quelques bibelots passaient encore à pleine vitesse devant ses yeux.

— Nous vous attendons à la gendarmerie de Guérande, madame Aubert. Je vous souhaite une bonne fin de soirée, termina l'agent en raccrochant sans même attendre sa réponse.

— Bonne fin de soirée, tu parles, grogna Joanne en raccrochant elle aussi.

Elle balança rageusement son téléphone portable sur son bureau, considérant sans réellement le voir son écran d'ordinateur. La pièce était à nouveau silencieuse, si l'on occultait son souffle haletant. Dehors, les murmures de la ville s'étaient tus, à moins que ce ne soit l'audition de Joanne qui soit à cet instant annihilée à cause du choc émotionnel qu'elle venait de recevoir.

La jeune femme n'avait jamais été confrontée à ce genre de situation. Elle ne s'attendait pas au décès de Lucas. À la limite, on lui aurait annoncé celui de son grand-père en mauvaise santé, croupissant dans une maison de retraite au fin fond de l'Allier, elle aurait été moins surprise, voire presque soulagée. Elle pouvait se permettre de penser cela, car, au fond, elle ne l'avait jamais vraiment bien connu. Perdant son sang-froid, elle était à deux doigts de rappeler le policier pour l'informer que sa blague n'était franchement pas des meilleures et que cela ne se faisait pas d'annoncer à tort des nouvelles comme cela à de pauvres innocents. Dans sa tête, ce n'était pas encore vrai. Déterminée et fébrile, elle reprit son

téléphone, appuya avec ferveur sur l'écran tactile et composa le téléphone de Lucas afin de lui raconter ce qu'elle venait d'entendre. Ils riraient ensemble de cette fausse annonce macabre et elle se calmerait. Cela faisait longtemps qu'elle n'avait pas pris de ses nouvelles et la jeune femme s'en voulut. Ce ne fut que lorsque, après de longues sonneries vides, le répondeur se déclencha avec la voix aux accents chantants de son parrain, qu'elle prit conscience, tout au fond de son cœur, qu'elle ne le verrait plus jamais en vie. Cependant, sa tête ne parvenait pas encore à l'admettre. Ce fut pour cela qu'elle se dit qu'il ne devait pas répondre, car il était occupé dans son studio de musique insonorisé et, tête en l'air comme il était, qu'il avait encore oublié son téléphone dans une autre pièce.

Sonnée, elle passa dans la cuisine prendre un verre de whisky et se laissa tomber dans son canapé, qui grinça comme s'il était au bout de sa vie. Elle fit tinter les quelques glaçons qu'elle avait pris soin d'ajouter à sa boisson. Ce son cristallin résonna longtemps dans le silence de son séjour, alors envahi par l'odeur âcre de l'alcool. Une seule question tourna dans son esprit pendant les heures qui suivirent : et si c'était vrai ? S'ensuivaient alors d'autres questionnements : comment cela s'était-il passé ? Était-ce un meurtre, un accident, un suicide, une mort naturelle ? Et surtout, pourquoi ? Puis, qu'est-ce que c'était encore que cette histoire de papiers qu'avait mentionnés

l'agent ? L'enseignante pensa à téléphoner à son frère, puisqu'il avait soi-disant identifié le corps, mais se résigna. « Je vais encore passer pour une conne, si ce n'est pas vrai. Et il pourra encore bien se foutre de moi pendant les années à venir, comme s'il n'avait pas déjà assez de raisons de le faire » réfléchit-elle en son for intérieur.

Ainsi, pour ne plus penser, bravant son esprit rendu brumeux grâce au délicieux breuvage ambré, elle travailla le diaporama pour le cours qu'elle donnerait le lendemain. Décidée à ne faire comme si de rien n'était puisque de toute façon, ce n'était qu'une mascarade, elle peaufina ses titres, la disposition du texte et y ajouta même ces animations superflues, qui d'habitude lui faisaient horreur. Mentalement, elle récita son discours du lendemain afin de s'assurer qu'il collerait bien aux diapositives numériques. Joanne en avait presque oublié, sinon dénié, qu'elle devrait rendre visite aux gendarmes Guérande dès que possible. Ce fut donc tout naturellement que, lorsque son réveil sonna à six heures et trente minutes le lendemain matin, fidèle à son poste et à ses valeurs, Joanne Aubert se prépara pour aller dispenser son cours de sociologie.

CHAPITRE 2

Joanne prit deux inspirations et poussa la porte de l'amphithéâtre. Derechef, une effluve chargée de sueur et de renfermé emplît ses narines, qu'elle fronça en une moue dégoûtée. Elle s'avança sur l'estrade de bois franc et brancha son ordinateur portable aux différents câbles qui lui permettraient de projeter le diaporama sur lequel elle avait œuvré toute la nuit. Il ferait office de support à son cours de sociologie de la santé. Sous ses pieds, le sol craqua. La jeune femme releva la tête et découvrit des dizaines de paires d'yeux éparées dans la grande salle en forme d'arène. Cette disposition l'avait toujours impressionnée, elle, passée de l'élève au professeur, si petite face à eux. Elle se trouvait dans la fosse aux lions, et de petit lionceau sans défense, elle était passée à dresseuse de fauves maigrement armée. Les moitiés de murs en lambris d'un bois sombre donnaient à la pièce peu éclairée une allure assez lugubre. L'autre moitié sertie d'une peinture au blanc douteux commençait à s'écailler et de petits monticules de poudre pâle s'amoncelaient au sol, proche des

plinthes. Au plafond, les deux tiers des néons fatigués fonctionnaient, dont certains s'éteignaient par moments. On ne pouvait pas compter sur les fenêtres latérales pour éclaircir la vaste salle. Encrassées par le temps passé, elles ne diffusaient qu'une faible lumière laiteuse à travers leurs toiles d'araignées agglutinées. Les bancs et les tables des apprenants avaient aussi subi les ravages de plusieurs générations. Des graffitis et autres calligraphies ornaient à présent chaque centimètre carré de bois vernis et les assises grinçaient sur leurs gonds. Un projet de réaménagement du complexe universitaire était prévu pour la rentrée prochaine et l'enseignante s'en réjouissait. Ce vieil amphithéâtre lui donnait des sueurs froides et il arrivait qu'elle en cauchemarde la nuit. La jeune sociologue, vêtue d'un tailleur gris perle, connecta le micro et tapota discrètement dessus pour voir s'il était correctement branché. Ainsi, elle s'assura qu'elle ne subirait pas la honte de sa vie lorsqu'elle entamerait son cours sans que l'on entende le moindre son.

— On va commencer, annonça-t-elle dans le microphone qui grésilla.

Le volume sonore baissa du côté des élèves, dont l'attention se braqua sur l'enseignante. Parler en public n'avait jamais été le fort de Joanne. Son rôle sur l'estrade l'avait pourtant fait progresser. Néanmoins, elle gardait quelques

appréhensions quant au jugement de ses élèves. En tant que professeur, elle souhaitait de tout cœur ne pas ressembler à ceux qu'elle avait eus lorsqu'elle n'était qu'étudiante. Il y avait ceux qui se contentaient de lire leurs feuilles, de pomper leur cours sur Wikipédia ou pire, d'appliquer cette nouvelle méthode dite « de classe inversée » voulant que le savoir provienne seulement des recherches des étudiants, ce qui n'était que prétexte au flegme des professeurs. Elle souhaitait un minimum d'interaction et de pédagogie, bien consciente que les concepts et les modèles qu'elle expliquait n'avaient rien de facile. Sauf qu'elle était sociologue de formation, et non pédagogue.

— On va continuer le cours de la dernière fois, celui sur l'historique sociologique de l'hôpital et des professions de santé. On s'était arrêté à la fin de l'introduction de Durkheim. Je vous avais dit que lui, il avait une approche générale et non spécifique au domaine sanitaire, commença Joanne pour replacer le contexte de son cours. Maintenant, je vais vous parler de ses importants prédécesseurs qui se sont centrés sur la santé.

La jeune femme remit l'une de ses courtes mèches derrière son oreille et observa l'assemblée, mal à l'aise face au silence qui lui faisait face comme un bloc. Les dos des écrans d'ordinateur portables ne lui permettaient pas de savoir si ce

qu'elle disait était assimilé puisqu'ils dissimulaient les visages des apprenants. Ceux qui prenaient des notes sur papier lui apparaissaient alors comme son seul indicateur et il n'y en avait pas des masses. Joanne fit le compte et vit que seulement trois têtes étaient levées attentivement vers elle et suivaient ses mouvements à la trace. Avait-elle trimé toutes ces années d'études pour en arriver là, à être obligée de faire le clown pour attirer la ridicule attention de trois marioles un mardi matin ? Comme pour lui répondre par l'affirmative, un néon rendit définitivement l'âme au plafond.

— Donc, continua a-t-elle d'une voix mal assurée. Le premier auteur dont je vais vous parler s'inscrit directement dans la lignée de notre cher Durkheim. Son ouvrage fondateur se nomme « Structure sociale et processus dynamiques : le cas de la pratique médicale moderne », écrit en 1955.

On parlait bien entendu de Talcott Parsons, célèbre sociologue américain qu'ils avaient déjà abordé dans un autre contexte. Quelques visages de plus se dressèrent à l'entente du léger larsen qui accompagna la fin de la phrase de la jeune femme. L'amplificateur de son maintenu entre ses deux mains, elle se tenait droite comme un i face à l'assemblée. Sans obtenir l'attention de tout le monde, Joanne commença à débâteler des théories et à faire défiler ses diapositives emplies de textes et de schémas.